

De l'audace et de l'inédit Les Coups de théâtre 2008

Raymond Bertin

Number 131 (2), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1272ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2009). De l'audace et de l'inédit : les Coups de théâtre 2008. *Jeu*, (131), 58–62.

RAYMOND BERTIN

DE L'AUDACE ET DE L'INÉDIT

Du 17 au 30 novembre 2008 se tenait à Montréal la dixième édition des Coups de théâtre, festival international bisannuel d'arts pour les jeunes publics inauguré en 1990¹. Toujours dirigé par son fondateur, Rémi Boucher, cet événement attendu conviait à nouveau les Montréalais à la rencontre enrichissante d'imaginaires d'ici et d'ailleurs. Une vingtaine de spectacles, dont la moitié du Québec, quelques classiques en reprise et autant de créations en composaient le menu. Le festival, qui ne se limite pas au théâtre – ce qui inclut la marionnette et le théâtre d'ombres –, offre un volet danse, de la musique et des expositions. Plusieurs compagnies du Québec ont profité de cette édition pour reprendre leurs succès en *off* devant les programmeurs de partout venus à Montréal pour l'occasion. Parmi eux, notamment, les participants du colloque *Théâtre pour adolescents : paroles croisées*, dont on reparlera, car une publication devrait en rendre compte dans les mois à venir.

Entre désir et frayeur

Soulignons d'emblée un coup de maître de l'organisation : la présence de l'auteur et metteur en scène Joël Pommerat et, pour la première fois chez nous, de la Compagnie Louis Brouillard qu'il a fondée en 1990. En plus d'ouvrir le festival avec une version étonnante du *Petit Chaperon rouge* (pour les 8 ans et plus), l'équipe présentait en première nord-américaine son succès *Cet enfant*, destiné au public adulte, à l'invitation d'Espace GO². Sur une scène dépouillée à l'extrême, avec pour toute scénographie une chaise et quelques accessoires – et de somptueux éclairages signés Éric Soyer –, le célèbre conte de Perrault était revisité dans une optique résolument moderne. Deux comédiennes et un narrateur, sans artifices mais avec une maîtrise parfaite du jeu, du rythme, des interactions et des chassés-croisés, faisaient naître progressivement toutes sortes d'émotions contradictoires dans la tête et le cœur des spectateurs, petits ou grands.

1. Si l'on compte la tenue, en 2005, du Congrès et festival mondial des arts pour la jeunesse de l'ASSITEJ, organisé par l'équipe des Coups de théâtre, il s'agit en fait de la onzième édition.

2. Voir en ces pages l'article « Genèses et filiation » de Marie-Christiane Helliot.



Le Petit Chaperon rouge de Joël Pommerat (Compagnie Louis Brouillard, France), présenté aux Coups de théâtre 2008. © Hervé Bellamy.

La Migration des oiseaux invisibles de Jean-Rock Gaudreault, mise en scène par Jacinthe Potvin (Mathieu, François et les autres..., Québec) et présentée aux Coups de théâtre 2008. Sur la photo : Marilyn Perreault et Marie-Josée Forget. © Laurence Labat.



Fidèle à la structure du conte, dont nous retrouvons toutes les étapes connues, l'auteur a réécrit le texte pour en faire une fable contemporaine. On y voit une fillette délaissée, enfant unique qui s'ennuie ferme alors que sa mère court à droite et à gauche, prise par le tourbillon incessant de sa vie. Alors que la petite (Valérie Vinci, à la taille et au faciès juvéniles, qui campera aussi la grand-mère) cherche à s'émanciper, l'autre, la mère (Isabelle Rivoal, danseuse autant qu'actrice, qui incarnera aussi le loup), fait les cent pas sur la scène, qu'elle arpente sur la pointe de ses pieds nus, en parfaite synchronie avec le bruit de talons hauts que nous renvoie la bande-son. La petite réclame à répétition à sa mère, qui résiste avant de consentir, son jeu préféré : celui où, animale, elle fonce à quatre pattes vers elle avant de se relever en un déploiement menaçant, sa longue chevelure rousse ajoutant à la frayeur de l'enfant. En quête d'émotions fortes pour briser sa solitude, la fillette désire rendre visite à sa grand-mère malade. Le jour où elle en a enfin l'autorisation débute une périlleuse traversée de la forêt où sa rencontre avec le loup est marquée par la naïveté, la candeur, le doute et la peur. En misant sur la pénombre et les effets sonores, le metteur en scène parvient à créer un climat assez terrifiant.

Il faut dire que tout le texte est ici donné par le narrateur, les actrices jouant sans paroles. La trouvaille de cette mise en scène sensible et sobre tient en bonne partie dans la présence de ce narrateur, au débit à la fois complice et distancé, dont la voix chuchotante amplifiée par un micro crée le mystère, le suspense, l'ambiguïté... et l'humour. Transformant sa voix pour personnifier la mère ou l'enfant, le loup puis le chasseur, le narrateur, l'air de ne pas y toucher, commente, pose un regard amusé ou compatissant sur le drame de cette fillette solitaire en proie à toutes les menaces, à laquelle il est facile de s'identifier. On en ressort troublé, mais surtout ébahi par la limpidité de la proposition.

À la dérive

Côté québécois, la quatrième création (aussi pour les 8 ans et plus) du tandem formé par l'auteur Jean-Rock Gaudreault et la metteuse en scène Jacinthe Potvin³, *la Migration des oiseaux invisibles*, mettait aussi en scène le désarroi de l'enfance. Deux garçons abandonnés se rencontrent sur un navire dont ils ne connaissent pas la destination. Entre le premier, Sinbad, passager clandestin qui dit être « le treizième enfant d'une famille de douze », et l'autre, Rat d'eau, orphelin au service du tyrannique capitaine du bateau, engagé pour détecter et dénoncer les illégaux comme Sinbad, les choses ne vont pas de soi. Ce n'est que petit à petit, au gré de jeux, de chantage et de compromis, qu'ils finiront par communiquer, se soutenir et développer une

amitié qui les aidera à passer à travers les épreuves qui se multiplient durant leur dangereux voyage. À travers les mots – le texte, poétique, tout de même assez touffu –, les enfants trouveront le chemin de l'apaisement et de la complicité. La représentation est portée par le jeu de deux comédiennes magnifiques de justesse, Marie-Josée Forget et Marilyn Perreault, qui forment un duo clownesque empreint de gravité. Le choix d'actrices pour incarner des garçons peut cependant susciter un doute dans l'esprit, même ouvert, du spectateur, car rien ne le justifie vraiment. Le décor imposant, massif de Richard Lacroix, mur de conteneurs métalliques qui confine les interprètes sur d'étroites passerelles à l'avant-scène, contraste avec la fluidité d'un texte aux méandres imaginaires audacieux.

Le Théâtre le Clou profitait aussi du festival pour lancer son nouvel opus destiné aux adolescents (11 ans et plus), *Isberg*, écrit par Pascal Brullemans et mis en scène par Sylvain Scott. Comme son titre l'indique, il s'agit à nouveau d'enfants à la dérive, bien qu'un peu plus âgés. Deux frères et leur sœur se retrouvent seuls, laissés à eux-mêmes après la mort de leurs parents dans un accident de la route. Ceux-là, véritable fratrie d'inséparables, liés à la vie à la mort, se méfient d'autrui, travailleuse sociale ou voisins bien intentionnés. Ils veulent ne compter que sur eux-mêmes. Mais rapidement, leurs caractères distincts, l'incompatibilité de leurs rêves, découlant de leur différence d'âge, les renvoient chacun à soi-même. L'aîné tente de se maintenir grâce au sport, le cadet se lance dans sa passion pour la musique, et la plus jeune, à l'esprit fantasque, imaginative, crée d'étranges sculptures ludiques en raboutant divers petits objets. Un peu trop *flyée* de l'avis de plusieurs, celle-ci frôle la folie, et ses frères devront la protéger contre elle-même et contre la machine médicale. Au bord de l'explosion, la cellule familiale se replie sur elle-même pour panser ses plaies, et découvre la nécessaire prise en charge de sa destinée. Une belle leçon, un peu appuyée. À travers le fatras d'un texte aussi verbeux que la scénographie (signée Nathalie Trépanier) est encombrée d'objets bigarrés, les comédiens (Sébastien Rajotte, Philomène Lévesque Rainville et Guillaume Tellier) rendent avec talent leurs personnages mi-attachants, mi-irritants.

Leçons d'art

Dans un tout autre ordre d'idées, le Sagliocco Ensemble de Norvège – qui nous avait offert un si délicieux spectacle en 2006, *les Secrets de la nuit*, d'après Michel Tournier⁴ – récidivait avec le tout aussi raffiné *Wouaf ! Art*. Un solo mené de main de maître (ou de maîtresse) par la fondatrice de la compagnie, Gualdaline Sagliocco, sublime d'humour et d'intelligence dans ce numéro d'une conférencière venue expliquer aux enfants la présence constante des chiens dans l'histoire de l'art pictural. Une conférence qui tourne au burlesque dès le début, alors que la

3. Ces deux artistes ont déjà donné *Mathieu trop court, François trop long* (1998), *Deux pas vers les étoiles* (2002) et *Pour ceux qui croient que la Terre est ronde* (2005), tous créés par la compagnie Mathieu, François et les autres... en collaboration avec les Coups de théâtre.

4. Voir mon article, « Théâtre tous publics », dans *Jeu* 123, 2007.2, p. 155-162.



Wouaf ! Art, spectacle solo de Guandaline Sagliocco (Sagliocco Ensemble, Norvège) présenté aux Coups de théâtre 2008. © Jorn Steen.

comédienne « s'enfarge » dans son fil de micro, hésite, timide, bafouille, etc. Des trucs supposément éculés qui fonctionnent toujours à plein. L'hilarité du public en est la preuve. Le feu roulant de ce petit spectacle de 50 minutes est tout bonnement irrésistible. La comédienne, multipliant les ruptures, les apartés, les éclats d'admiration devant un tableau ou la peur face aux grondements d'un chien menaçant de s'échapper de la toile, tient littéralement le public dans sa main. Soutenue par une bande sonore où les bruits et la musique ponctuent sa trajectoire émotive, elle voyage et nous guide dans les époques et les styles, à travers les œuvres de Velázquez, Munch, Picasso, Turner, Andy Warhol. Une œuvre généreuse, résolument tournée vers le public, où l'on apprend tout en se bidonnant.

Le classique *Petit Pois* (s'adressant aux enfants à partir de 4 ans), créé il y a plus de vingt ans, en 1987, est aussi un *one-woman-show* qui aurait pu être préparatoire à *Wouaf ! Art* pour les enfants qui y auraient assisté quelques années auparavant. Moins axée sur le rire, plus tendre, plus gauche, volontairement brouillonne, mais tout aussi orientée vers son public, cette épopée en miniature est écrite, mise en scène et jouée par Agnès Limbos⁵, comédienne qui s'y fait aussi mime et clown. Elle y narre les

aventures d'un petit pois égaré, retrouvé à l'intérieur d'un chou-fleur, dans sa quête de ses origines. Un voyage au long cours, trajectoire insolite marquée d'instantanés comiques, d'autres épiques ou quasi tragiques, où toute l'action passe à travers les petits objets que l'interprète manipule, tout en se métamorphosant elle-même en divers protagonistes de l'aventure grâce à un élément de costume, nez, manteau, tablier, etc. On en ressort rasséréiné par la puissance de la création, bercé par l'univers doux, ludique et bordélique de cette artiste.

Coup de poing

Parmi les incontournables de cette édition des Coups de théâtre, Daniel Danis s'amenait avec une coproduction internationale de sa pièce *Kiwi*⁶ (destinée aux adolescents, à partir de 13 ans), une œuvre alliant le théâtre et l'exploration technologique, à l'aide notamment de caméras à vision nocturne. Sur scène, de jeunes acteurs, qu'on distingue à peine dans la pénombre, chuchotent, complotent, leurs visages déformés apparaissant en

cours des dernières années. Sur *Petit Pois*, voir l'article de Patricia Belzil dans *Jeu* 56, p. 192 ; sur *Dégage, petit !*, voir l'article de Michel Vais dans *Jeu* 118, p. 12-13.

6. *Kiwi* a obtenu le prix Louise-Lahaie du CEAD pour la relève en écriture dramatique jeunes publics en 2008. Voir également l'article de Françoise Boudreault, « *Transity* : collaboration italo-québécoise à ManiganSes », dans *Jeu* 130, 2009.1, p. 144-147.

5. La fondatrice et directrice artistique de la compagnie Gare Centrale de Belgique est une habituée de la Maison Théâtre, où elle a présenté quelques-unes de ses créations au



Kiwi, écrit et mis en scène par Daniel Danis (Compagnie Daniel Danis arts/sciences, Québec), et présenté aux Coups de théâtre 2008. © Anne Ransquin.

noir et blanc, en gros plans, sur deux écrans placés à cour et à jardin. Allons-nous encore une fois assister à une démonstration technologique où le texte n'est que prétexte ? Au début agacé, le spectateur tente de suivre l'action, l'histoire qui se dit avec retenue devant lui. Peu à peu, les personnages, aux noms un peu ridicules de fruits et de légumes – Kiwi, Litchi, Mangue, Papaye, etc. –, prennent vie, se débattent au sein d'un monde policé qui ne veut pas d'eux. L'héroïne est une jeune fille abandonnée sur la place publique par ses parents pauvres à la veille de Jeux olympiques qui amènent les autorités à « nettoyer » les quartiers défavorisés de leur « racaille », comme dirait le président français. À 12 ans, la petite, bientôt rebaptisée Kiwi, se retrouve adoptée par une étrange tribu vivant d'expédients, de rapines et de prostitution, dans un abri souterrain clandestin. Ces habitants de la nuit ont leur code d'honneur – pas de meurtre – et, lorsque Litchi, le garçon qui a pris Kiwi sous sa protection, tue un homme qui s'est attaqué à elle, tout déraile. La fuite, la trahison, la police qui débarque : Kiwi échappe par miracle à un carnage qui dissémine ses copains. Heureusement, elle va retrouver Litchi et, un enfant dans les bras, ces deux ados pas comme les autres

vont pouvoir recommencer à rêver à leur maison, une vraie maison à la campagne – ce que, du reste, ils n'ont jamais tout à fait cessé de faire.

Rapidement, les effets créés par une caméra à infrarouge manipulée en direct sur scène, alliés à des extraits préalablement filmés, et le texte de Danis, fort, y compris dans ses silences, réussissent à nous plonger dans l'espace mental de ces jeunes en lutte pour la survie : on oublie la quincaillerie, et leur vulnérabilité, leur humanité extrême nous atteignent en plein cœur (chapeau aux comédiens, Baptiste Amann et Marie Delhaye, qu'on aurait envie de prendre dans nos bras). On ne se demande plus si on est vraiment au théâtre ; ce théâtre-là emprunte un chemin de traverse pour nous rejoindre. Difficile de ne pas se laisser toucher, non par la machine, mais par l'espoir d'un monde meilleur, plus juste pour tous, qui se dépose à la fin comme après une longue décantation. Somme toute, un pari réussi pour l'expérimentateur Daniel Danis. Comme pour l'ensemble de ces Coups de théâtre, où l'audace et l'inédit trouvent toujours leur place. ■